

« Je suis un rescapé, je respire tout seul »



Dans le service de réadaptation post-réanimation de l'hôpital Forcilles, à Férolles-Attilly (Seine-et-Marne), le 16 avril. En haut à droite, Agnès Pereira, orthophoniste, s'apprête à réaliser une radioscopie pour vérifier le transit de Mohamed, 36 ans, guéri du Covid-19 ; en bas, un patient lève le pouce pour remercier le kinésithérapeute pendant un exercice physique. Il ne peut pas parler en raison de la ventilation.

JULIE BALAGUÉ POUR « LE MONDE »



Faustine Vincent

Après la réanimation et le coma, certains malades doivent tout réapprendre : respirer sans assistance, manger, marcher... En Ile-de-France, l'hôpital Forcilles les prend en charge

REPORTAGE

FÉROLLES-ATTILLY (SEINE-ET-MARNE) - envoyée spéciale

Le générique des *Feux de l'amour* résonne jusque dans le couloir de l'hôpital, avec ses violons grandiloquents. Dans la chambre, sur le plateau-repas, une brique de jus d'orange côtoie la Bible et un livre corné de mots croisés. La kiné demande : « *Vous êtes prête, M^{me} Etienne ? On y va ?* » La patiente ferme les yeux et prend sa respiration. Ses longues tresses caressent sa blouse médicale.

Elle se lève doucement, chancelle un peu. Les pas sont hésitants, difficiles. La kiné l'encourage et pousse au fur et à mesure l'appareil à oxygène auquel sa patiente est reliée. Bras dessus, bras dessous, les deux femmes avancent lentement dans le couloir. Un groupe de soignants se retourne pour observer l'exploit. « *C'est la première fois qu'elle marche comme ça, se félicite la kiné. Il y a deux semaines, elle ne parvenait pas à tenir assise au bord du lit.* »

Marie-Ange Etienne, 62 ans, est une rescapée du coronavirus. Trois semaines plus tôt, cette employée d'un Ehpad était en réanimation dans un hôpital de Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne). Dix-huit jours de coma. Son mari et ses enfants lui ont rendu visite en rêve. « *Je me suis vue mourir. C'est là que je me suis dit : "Ah, je ne suis pas dans la bonne voie".* » Quand elle a rouvert les yeux, une ambulance l'a transférée ici, à l'hôpital de Forcilles, à Férolles-Attilly, en Seine-et-Marne.

Cet établissement privé d'intérêt collectif, planté au milieu des champs, fait partie des trois structures hospitalières d'Ile-de-France à posséder un service de réadaptation post-réanimation (SRPR). Une spécialité encore rare : moins de dix hôpitaux en ont une en France. Elle consiste à sevrer les patients de leurs appareils respiratoires après la « réa », et à les rééduquer à l'effort pour qu'ils puissent rentrer chez eux.

« Lumière blanche »

Plus de 6 200 patients atteints par le Covid-19 sont actuellement en réanimation, selon le dernier bulletin de Santé publique France. Ceux qui en sortent ont passé l'épreuve la plus difficile. Mais, pour une partie de ces survivants, le chemin vers la guérison est encore long. Ils doivent tout réapprendre : respirer sans assistance, bouger la main, se lever, marcher...

Tout ce qui allait de soi avant leur hospitalisation a disparu. Leur long séjour en réa, de deux à trois semaines en moyenne, l'intubation, la ventilation artificielle, le coma, la fonte musculaire liée à leur alitement prolongé et les cocktails de médicaments à hautes doses les ont laissés exsangues. Ils ne retrouvent pas la force de respirer spontanément après leur réveil. L'assistance mécanique est alors maintenue, puis diminuée progressivement pour réentraîner les muscles respiratoires.

Depuis l'épidémie due au coronavirus, le SRPR de Forcilles croule sous les appels des hôpitaux de la région, qui lui envoient leurs patients. A ce jour, le service, qui accueille vingt-quatre personnes, a fait de la place à dix malades du Covid-19. Une vingtaine d'autres sont sur liste d'attente. « *On en refuse tous les jours. Parfois, on n'a même pas le temps de prendre les appels* », regrette Gérard Choukroun, médecin réanimateur, pneumologue et chef du SRPR. Pour faire face à l'afflux, le service doit doubler ses capacités d'ici quelques jours en armant quinze lits supplémentaires.

« *Quand ils arrivent chez nous, ils sont dans un entre-deux, en phase de réveil, plutôt calmes et un peu ralentis* », explique M. Choukroun. C'est à cette condition qu'il accepte de les prendre. Car, le plus souvent, les patients infectés par le Covid-19 ont, au contraire, des réveils très agités. « *Avec ce virus, c'est quasi systématique et assez sévère*, précise le chef de service, qui bénéficie d'une vision panoramique sur la réanimation grâce aux appels de ses confrères. *Cela peut être dangereux, certains arrachent leur matériel.* » C'est la première fois que, d'un hôpital à l'autre, tout le monde lui raconte toujours la même histoire : « *Le patient s'est remis à respirer, ça l'a dégradé, on a dû le remettre dans le coma.* »

Ceux qui atterrissent dans son service ne sont pas tirés d'affaire pour autant. Sur treize patients, deux ont succombé : un pasteur évangélique dont la fille avait assisté en février au rassemblement à Mulhouse, qui a accéléré l'épidémie en France, et une femme qui était déjà suivie à l'hôpital pour un cancer. Les autres progressent peu à peu, à leur rythme.

Beaucoup sont traumatisés par ce qu'ils ont vécu lorsqu'ils étaient plongés dans le coma. Certains patients évoquent la fameuse « *lumière blanche* » de l'expérience de mort imminente, d'autres disent avoir « *revu des proches décédés* », ou décrivent un « *délire peuplé de spirales colorées et kaléidoscopiques* », explique Mégane Guillemeau, la psychologue du service. Plus singulier, « *un patient s'est imaginé en tortionnaire de la seconde guerre mondiale exterminant tout le service de réa*, raconte-t-elle. *Leur vécu est si étrange que cela laisse des traces quand ils émergent. J'en parle souvent avec eux pour tenter de dédramatiser.* »

Le service a été réaménagé pour éviter les risques de contamination : à gauche, les patients encore contagieux, à droite, au fond du couloir, ceux qui ne sont plus considérés comme tels après avoir été testés négatifs à plusieurs reprises. Les premiers sont encore sous respirateur la plupart du temps, incapables de parler et de se mouvoir seuls. Les seconds retrouvent peu à peu leur souffle, l'usage de la parole et la force de remarcher.

Tous traversent la même épreuve en même temps. Mais, avec les restrictions liées au risque de contagion, chaque patient est condamné à la surmonter dans le plus grand isolement, loin de ses proches. C'est l'une des cruautés de cette épidémie. Ici comme ailleurs, les visites des familles sont limitées au maximum et strictement encadrées. Or, d'habitude, le soutien des proches est capital pour vaincre la peur des patients après le traumatisme de la réa et les aider à participer aux exercices de rééducation. A défaut, le personnel soignant fait au mieux pour les rassurer, mais cela ne suffit pas. « *Les patients pleurent beaucoup* », constatent les infirmières, désarmées. Et plus le temps passe, plus l'éloignement d'avec les proches leur est insupportable.

Pour tenter d'y remédier, l'hôpital fait appel à un robot. L'objet, une sorte de bras articulé de 1,60 m surmonté d'un écran, est un prototype dont l'usage initial – faire de la téléconsultation – a été détourné depuis le coronavirus pour permettre aux familles de passer des appels vidéo. A l'heure du rendez-vous, Noëlle Bozec, la secrétaire du service, appelle les proches et vérifie que l'image est bonne. Un soignant en tenue de cosmonaute dépose ensuite l'engin dans la chambre puis repart aussitôt. Les patients sont laissés seuls avec lui pour plus d'intimité.

L'effet est troublant. A travers la porte vitrée des chambres, le robot avance maladroitement autour du lit. Il incline sa drôle de tête à droite, à gauche, cherche le bon angle. Les familles le déplacent et l'orientent à distance. Sur l'écran, des fronts et des yeux mal cadrés apparaissent en gros plan et tentent de s'approcher au plus près de ce visage qu'ils ne peuvent embrasser.

Le premier guéri du service

« *Coucou maman, tu m'entends ?* » La vieille dame ne répond pas. Elle garde les yeux mi-clos, le corps inerte. « *Maman, c'est moi*, reprend la voix claire. *Tout le monde te fait des bisous. Il faut vraiment que tu t'accroches. Je suis là, maman, ne t'inquiète pas.* » Un silence. « *Mathis m'a dit de te dire qu'il a eu son brevet. Il m'a dit : dis-le à mamie, comme ça, elle sera fière de moi.* » Silence. « *Oh, ma petite mère, s'étrangle la voix. Tu veux bien bouger ta main comme la dernière fois, que je sache que tu m'entends ?* » La main ne bouge pas, les yeux

cherchent à grand-peine d'où vient la voix sans la trouver, puis se referment. « *Tu es fatiguée, je te laisse te reposer. Bisous maman, je t'aime.* » Détresse à l'écran, détresse sur le lit d'hôpital. Etrange vision d'un monde dystopique et déshumanisé.

« *Le robot est surtout utilisé à la demande des familles, mais elles se retrouvent souvent en situation d'impuissance, relève Mégane Guillemeau, la psychologue. Si elles étaient là, ce seraient des moments où elles auraient juste à tenir la main de leur proche. Le robot ne peut pas combler ce besoin de contact humain.* » Quand les soignants constatent que ces échanges vidéo font plus de mal que de bien, ils repassent à la méthode classique, sans image : un téléphone en mode haut parleur, coincé près de l'oreille du patient.

Parmi les malades que l'hôpital a accueillis depuis le début de l'épidémie, il y a aussi Mohamed. Cet homme de 36 ans, en tunique brodée et claquettes en plastique, achève sa troisième semaine ici, après quinze jours de réanimation et de coma. A l'hôpital Bichat, c'était l'un des patients les plus graves. Les médecins ont vraiment cru qu'ils allaient le perdre. Puis, miracle, son état s'est peu à peu amélioré, au point qu'il a pu être transféré à Forcilles.

Et le voilà guéri. C'est le premier du service. Le jeune homme a retrouvé sa jovialité, son humour, et trépigne d'impatience à l'idée de rentrer chez lui et de retrouver sa femme. « *C'est elle qui m'a sauvé la vie, en appelant les urgences au bon moment* », dit-il, ému. Il ne l'a pas revue depuis, sauf le week-end dernier, « *un petit coucou à travers la fenêtre de ma chambre, de loin* ».

Encore quelques examens à passer, et ce sera bon. Les orthophonistes l'emmènent en fauteuil roulant jusqu'en radiologie pour vérifier qu'il déglutit correctement. L'intubation a fait quelques dégâts et lui a laissé une voix rauque. Mohamed avale en grimaçant le yaourt rosâtre qu'on lui demande d'ingurgiter. « *La vie de ma mère, c'est dégueulasse, on dirait du savon !* » Les soignantes rient et le taquinent. Sur l'écran en noir et blanc de radiologie, le squelette de Mohamed déglutit en même temps que lui. Zoom avant sur la gorge. Pas de fausse route, c'est parfait.

« *Je suis un rescapé, constate le jeune homme, encore incrédule. J'ai retrouvé ma mobilité, je respire tout seul, je mange tout seul, je peux me lever, je peux marcher... C'est des petites choses, mais le coronavirus, c'est une saloperie qui vous prend tout.* » Il interpelle les soignants qu'il croise sur son passage : « *Allez, maintenant, je rentre chez moi !* » Il rit. Il n'en revient pas d'être vivant.